

à l'examen. Un être dont toutes les paroles et toutes les actions annonçaient la vertu parfaite, aurait conçu le projet de régénérer l'humanité par le mensonge et l'hypocrisie ! Deux mille ans auraient vu croire le succès du blasphème par lequel il se disait Dieu ! Si vous prouvez cette hypothèse, ce n'est pas seulement la religion de l'imposteur que vous renversez ; vous bouleversez les notions du vrai et du faux, du juste et de l'injuste ; je ne puis plus croire à la morale, je ne dois plus croire en Dieu ; et l'athée seul est conséquent dans ses dénégations.

Lorsqu'on examine, sans prévention, les preuves de la mission accomplie par le Sauveur, on est frappé de voir combien ses appuis terrestres étaient faibles, et l'on est dans la nécessité de reconnaître qu'un pouvoir surnaturel a seul enfanté le Christianisme. Les disciples choisis par Jésus ne lui apportent point la haute influence que donnent le rang, la fortune, la considération publique : ce sont des gens du peuple, de grossiers pécheurs, des publics méprisés. Ont-ils de l'éloquence, des talents naturels ? Plusieurs fois Jésus leur reproche leur peu d'intelligence, leur aveuglement, leur incrédule. Ont-ils au moins du dévouement à sa personne ? Ils l'aiment, mais ils sont faibles, timides ; quand il est arrêté, tous l'abandonnent et s'enfuient. Puisque dans les préparatifs de l'établissement du Christianisme, les secours humains furent insignifiants, que serait-il devenu sans la puissance divine ?

Dans ce qui précède et ce qui suit la résurrection, il y a des faits incontestés ; le Christ est mort sur la croix ; il a été enseveli ; des gardes ont été placés au tombeau pour en défendre l'approche ; le troisième jour, le corps avait disparu ; les chefs des Juifs ont dit qu'il avait été enlevé par les disciples du supplicié. Sans m'arrêter à prouver qu'ils auraient rencontré d'insurmontables obstacles, je dis qu'ils n'ont pu même avoir la pensée de cet enlèvement. En effet, ou ils croyaient que leur maître ressusciterait dans trois jours, ou ils ne le croyaient pas, ou ils doutaient. S'ils croyaient à la promesse du Christ, pourquoi se fussent-ils exposés très-inutilement à des dangers évidents ! Leur devoir était de se reposer sur la puissance de leur maître ; ils n'avaient besoin que d'attendre trois jours, certains qu'ils étaient de le voir reparaître. S'ils ne croyaient pas sa résurrection possible, ils jugeaient qu'ils avaient été trompés par lui ; ils voyaient tomber avec sa promesse de revenir à la vie, toutes celles qu'il leur avait faites ; l'entreprise au succès de laquelle ils avaient cru quelques moments, était anéantie sans ressource. Dans cette situation, le plus simple bon sens, et la timidité dont ils avaient donné des preuves, ne leur laissaient que l'alternative de se dérober aux regards des Juifs, ou d'aller demander aux chefs des prêtres, aux sénateurs, de leur pardonner l'imposture qu'ils reconnaissaient, et dont ils avaient été les innocents complices. S'ils doutaient, le même bon sens et la même timidité leur disaient de se cacher pendant trois jours, pour savoir de quel côté se trouveraient la vérité et la puissance.

Dans toutes ces hypothèses, rien ne peut suggérer l'idée d'enlever le corps du crucifié.

Les apôtres sont les principaux témoins de la résurrection. Vous refusez de les croire : sont-ils trompés, ou sont-ils trompeurs ? Comment seraient-ils trompés ? Ils ont vu le Christ, ils ont touché les plaies que son supplice avait laissées sur son corps. On se trompe quelquefois, même lorsqu'il s'agit de faits palpables ; mais quel préservatif existe contre l'erreur, quand on ne peut admettre ces faits sans exposer son repos et sa vie ! Or, si les apôtres avouent la résurrection, ils sont forcés d'en rendre témoignage, ils se livrent aux haines aux persécutions des ennemis du Christ ; un dévouement de tous les instants leur devient nécessaire, et les supplices en seront le prix ici-bas. Recourons à l'autre hypothèse, car il est impossible que dans une telle situation, ces hommes n'aient pas bien examiné, et qu'ils se soient laissés tromper. Ils ont donc été trompeurs ? Oh ! c'est dans cette hypothèse qu'il faut accumuler des suppositions incroyables. Les apôtres, après avoir reconnu que le Christ était un imposteur, se seraient concertés et tous se seraient accordés, pour recommencer l'œuvre de mensonge interrompue par sa mort ! D'où leur seraient venus cette folle pensée et ce courage inique ? Lorsqu'ils avaient le Christ avec eux, et qu'ils devaient croire à la vérité de ses promesses, ils s'ajuraient pour n'être pas compromis : maintenant que leur maître n'est plus, et qu'ils savent que ses promesses sont fausses, voilà pleins de zèle ! Quel aurait été leur but ? Ces hommes se seraient dit : Jésus était un fourbe ; n'importe, ayons l'hypocrisie de soutenir qu'il est Dieu ; nous ne recueillerons ainsi ni des richesses, ni des honneurs ; de justes châtiments nous attendent en ce monde et en l'autre ; n'importe, sacrifions tout au désir de faire adorer l'homme qui nous troupait et que son ambitieuse entreprise a conduit au supplice. Animés par un projet si contraire à tous leurs intérêts, ces ignorants, ces lâches, seraient devenus subitement éclairés, intrépides, et leur projet eût réussi ! Je ne suis pas assez crédule pour préférer de telles absurdités aux récits de l'Évangile.

Ce qu'atteste l'histoire, c'est que, modèles de foi, d'éloquence et du courage, les apôtres ont prêché le Christianisme, et qu'ils l'ont répandu au milieu des persécutions et des supplices. Si vous leur demandez l'explication du changement qui s'est fait en eux, ils vous diront que le Christ est ressuscité, qu'il est monté au ciel, et que le Saint-Esprit est descendu sur eux. J'ai discuté le premier de ces faits, les deux autres en sont des conséquences.

(A continuer.)



Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

VII.

(Suite.)

Le vieillard appuyé à la muraille, écoutait, terrifié, les discours de Langeau ; il prêtait l'oreille pour s'assurer si aucun bruit ne lui annoncerait le voisinage de quelque être dont il pût implorer le secours ; il levait les yeux à la voûte, espérant découvrir au moins un peu de jour, quelque chose qui le rattachât au monde, à l'existence ; et ne trouvant autour de lui que la solitude et les ténèbres, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, joignit les mains, poussa un soupir et songea à la mort.

— Eh bien ! — reprit Langeau, dois-je prendre ton silence pour un refus ? N'espère cependant pas abandonner la vie brusquement, sans transition et sans douteur. Je ne veux ni te poignarder, ni te brûler la cervelle ; cela serait prompt et pourrait d'ailleurs peser à ma conscience. Le genre de mort que je destine aura le double avantage de m'épargner la vue du sang, et de te laisser le temps de réfléchir. Combien de jours penses-tu qu'on puisse vivre sans manger ?

— Mourir de faim ! moi, si riche ! cela n'est pas possible. Tu n'oserais agir ainsi envers un homme qui t'a donné ce que tu as, qui t'a fait ce que tu es.

Je suis un faussaire, — reprit Langeau d'une voix sinistre, — et pour avoir quelque chose je me vois forcé à devenir assassin.

— Mais songe donc qu'Allaméida nous donnera des trésors immenses, songe qu'il est roi, qu'il peut tout, et que sans moi tu n'oserais te présenter devant lui.

— Oui, — répondit Langeau, après avoir un instant réfléchi, — Allaméida te vengera ; il faut qu'il ignore si tu existes. Il faut même que tu cesses d'exister.

— Sa vue perce les murailles, sa main plonge dans les entrailles de la terre ; il me délivrera. N'espère pas lui cacher sa mort, il la lirait dans tes yeux, et ne songe pas à échapper à sa vengeance. Il saura la tirer des précautions même que tu prendrais pour t'y soustraire.

— Pourquoi te vengera-t-il ? quand te ne seras plus, je lui deviendrai nécessaire. Mieux que toi, je sais prévoir et frapper. Tu deviens vieux, Michaël, et tu n'es bon qu'à compromettre le succès, à faire échouer les entreprises ; il est temps de me céder la place ; néanmoins, tu dis vrai, le bras d'Allaméida est fort, ses regards découvrent au loin, il ne faut pas qu'il puisse te retrouver vivant.

En achevant ses mots, il tira de sa poche un couteau catalan, se plaça entre Michaël et la lanterne, puis s'éleva, atteignit l'oursier, le saisit d'une main, leva l'arme de l'autre, et allait frapper, quand le vieillard s'écria :

— Tu ne me tueras pas Langeau ! je suis ton père.

Langeau recula épouvanté, et laissa tomber le poignard, Michaël s'en saisit et reprit d'un ton plus assuré :

— Tout maintenant est égal entre nous